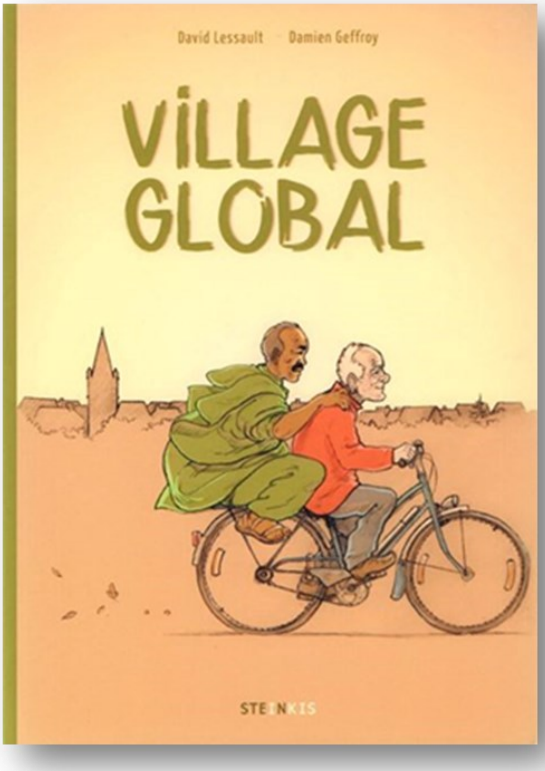
L'immigration en albums pour les grands...

Village global, de David Lessault et Damien Geffroy (2019)

Quand une petite ville du Maine-et-Loire résiste… et se divise !

Nous sommes au début des années 2010. Le préfet du Maine-et-Loire a décidé d'ouvrir trois logements à Mazé – une ville d'environ 5 000 habitants – pour l'accueil des demandeurs d'asile. Dans un roman graphique, *Village global* [(1)], deux auteurs nous racontent comment les habitants ont accueilli la nouvelle…

Les Mazéiais et Mazéiaises, quels que soient leur âge ou leur situation sociale, sont bien comme tous les Français et Françaises : certains, ouverts d'esprit, sont pleins d'empathie et de générosité envers les étrangers ; d'autres, plus bourrus, sont carrément des racistes primaires. Pour eux, les étrangers sont très bien… mais chez eux, ailleurs en tout cas !



Mazé : une petite ville avec plein de petits coins du monde

Monsieur Tarin emmène les opposants. C'est une vraie lutte dans une petite ville d'habitude si tranquille. Le Groupe de résistance à l'invasion de nos campagnes (le GRINC) colle des affiches, fait signer une pétition, mobilise la presse…

Le vieux Aristide se retrouve mêlé à tout ça. C'est qu'il habite juste en face les logements qui font polémique ; il était facile de l'embrigader. Mais voilà sa petite-fille, Salomé, étudiante en droit, qui vient lui rendre visite. Ils s'aiment bien tous les deux, mais là, au départ, ce ne sera pas possible !

Une très grande palette migratoire

L'album est l'occasion de faire des rencontres inattendues. Finalement, on se rend compte qu'à Mazé, il y avait déjà des étrangers, mais eux, ils passent inaperçus. Olek par exemple. Chaque rencontre donne lieu à une double page pour expliquer, de façon didactique, le parcours de chaque migrant tout en resituant ce parcours dans un contexte entre autres historique. C'est ainsi qu'on découvre qu'Olek est polonais. Depuis dix ans, il réside trois mois en Pologne où il retrouve son épouse, et il vient travailler neuf mois à Mazé dans une exploitation agricole où il est réellement attendu.

À Mazé, il y a aussi des manouches, bien souvent perçus comme des étrangers. Ils font tourner un

(1) – David Lessault, géographe, chargé de recherche au CNRS, spécialiste des migrations internationales dans les campagnes françaises, et Damien Geffroy, auteur de BD, dessinateur, *Village global*. Paris : Steinkis, 2019 (159 pages, 20 euros).

CÉAS de la Mayenne, 29 rue de la Rouillère, 53000 Laval
Tél. 02 43 66 94 34 – Mél. ceas53@orange.fr – Site internet : www.ceas53.org

Le maire et le sous-préfet passent une soirée difficile

manège, l'été, sur la côte ; ils fabriquent et vendent des paniers ; ils font encore la saison de cueillette des pommes. Et ils ont acheté un terrain à Mazé pour pouvoir « se poser ».

Génésio, lui, il est bien français, mais ses parents, espagnols, catalans, ont fui en 1939 l'Espagne de Franco. Quant à Madame Smith, elle, c'est tout différent. C'est une ancienne directrice de banque, à Londres, et elle a atterri « volontairement » à Mazé pour vivre paisiblement à la campagne. Elle a créé un gîte rural.

Parmi les demandeurs d'asile qui viennent d'arriver, on fait la connaissance de Mamadou qui est né au Mali. Il a bourlingué à travers le Sénégal, les Canaries, l'Espagne, et le voilà en France avec l'appréhension d'un renvoi au Mali : son village a été détruit par les rebelles.

Zula, qui est avec un enfant, est séparée de son mari, un Érythréen, pour l'heure renvoyé dans un centre de rétention administratif, en Grèce. Quant à Archange, il vient de la République démocratique du Congo. Ses deux parents ont été tués dans des affrontements. Il voulait rejoindre Londres, mais il s'est retrouvé bloqué dans la « jungle » de Calais. Au moins, c'est un bon footballeur et il fait le bonheur du club local…

Au-delà de la diversité des parcours, le récit nous distille des informations sur les migrations internationales. Sur un plan plus humain, on y découvre le parcours douloureux de certains migrants, lesquels savent pourtant rester dignes. Même ceux qui obtiennent le statut de réfugié sont dans une situation bien souvent précaire et ils conservent en eux cette tristesse de l'éloignement de leur pays natal. Quant aux déboutés, les attend une vie « sans papiers » sous la protection, au mieux, de leur communauté.

Ma fille, Mon enfant, de David Ratte (Bamboo éd., 2020)

Un poignant « voyage » au pays du racisme et de la résilience

Michel, c'est le père. Il est calme, pondéré, positif, à l'écoute, ouvert d'esprit. Catherine, son épouse, c'est tout le contraire : elle est impulsive, colérique, bornée et, surtout, raciste. De ce racisme primaire réellement exécrable. Non, son souci de protéger ses enfants, son amour pour eux ne peut pas tout expliquer, tout excuser. Chloé, c'est l'aînée. Elle a 17 ans, bientôt 18 ; elle redouble sa classe de terminale. Et elle a un petit copain.

Jusque-là, pas vraiment de quoi en faire une BD ! Mais tout se complique très vite : le petit copain, c'est un « arabe ». Enfin, il est français et ses parents sont français. Ce sont ses grands-parents qui sont venus d'Algérie.

Le petit copain s'appelle Abdelaziz. Le père de Chloé le connaît : *« Il est sympa, ce gosse »*. Il s'étonne simplement de tout le temps qu'il lui a fallu pour se déclarer ! Pour la mère de Chloé, par contre, c'est le choc, l'incompréhension : *« Comme si y avait pas assez de Français disponibles ! »*

Le racisme de Catherine la révèle véritablement odieuse. Jusqu'à déclarer à une collègue de travail, par exemple, d'être *« grasse comme un loukoum »*. Tous les clichés les plus éculés y passent. L'avenir de Chloé avec

Abdelaziz ? Sûrement *« mère au foyer avec dix gosses »*… Pourtant, comme le lui fait remarquer son mari, ses grands-parents eux aussi sont des immigrés, arrivés d'Espagne. Forcément, ce n'est pas pareil car l'Espagne, c'est *« juste à côté »*.

Tout se précipite. Chloé invite Abdelaziz à venir la chercher chez elle pour une sortie et c'est l'occasion de le présenter à toute sa famille. Et puis Michel suggère d'inviter Rachid et Kadija, les parents d'Abdelaziz. À l'intérieur, Kadija enlève son hijab. Ce n'est pas banal ! L'auteur, bien sûr, ne manque pas de nous initier. L'actualité aussi prête à des décodages : les caricatures du prophète, les actes terroristes dont *Charlie Hebdo* a été victime, l'islamisme radical…

La mère de Chloé va jusqu'à se réjouir de la première dispute entre sa fille et Abdelaziz. Et c'est forcément Chloé qui va le larguer ! Ce ne peut pas être l'inverse… Mais il faudra encore attendre.

Et puis, sur le pont, c'est le drame… On ne peut pas tout révéler. On ne peut pas raconter le pire. Beaucoup plus tard, Chloé n'aura pas encore son bac cette année-là. Et puis elle fait une fugue. Tout s'enchaîne là encore.

« Ma fille »,
de l'album *Rupture* (1971)

Ma fille, mon enfant
Je vois venir le temps
Où tu vas me quitter
Pour changer de saison
Pour changer de maison
Pour changer d'habitudes
J'y pense chaque soir
En guettant du regard
Ton enfance qui joue
A rompre les amarres
(…) Mon enfant, mon petit
Bonne route... Bonne route
Tu prends le train pour la vie
Et ton cœur va changer de pays
(Paroles d'Eddy Marnay)

La BD a été publiée en février 2020 aux éditions Bamboo (coll. « Grand angle »), à Charnay-lès-Mâcon (96 pages, 18,90 euros).

Jusqu'à une chanson à la radio : « Ma fille », interprété en 1971 par Serge Reggiani auquel est dédié l'album. « Ma fille » ? Une *« magnifique ode à la résilience parentale… quand les enfants rompent les amarres et prennent leur envol »*. Pour Catherine, c'est le déclic… Et les morceaux de la tasse fracassée dès les premières pages sont maintenant recollés.

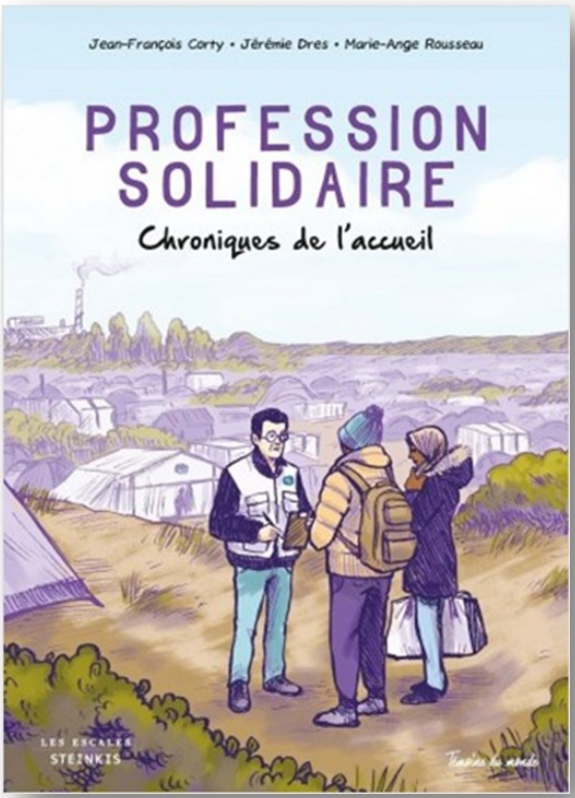
Ma fille, Mon enfant, c'est un album qui aborde des thèmes graves : l'immigration, la différence, l'acceptation de l'autre… ou le racisme, et aussi la mort, la difficulté du deuil, l'amour d'une mère pour sa fille.

Avec des portraits expressifs, tant par le texte que le dessin, la BD traite des relations familiales, intergénérationnelles, interculturelles. Peut-il servir de miroir à tous les racistes de la Terre ? En tout cas, il nous laisse sur une note optimiste : l'espoir d'une résilience [(1)] toujours possible.

Des réalités et un engagement méconnus
Profession solidaire – Chroniques de l'accueil (Steinkis, 2020)

Jean-François Corty, médecin et diplômé en anthropologie politique, Jérémie Dres, scénariste, et Marie-Ange Rousseau, illustratrice, ont associé leurs compétences et leurs talents pour nous offrir un album : *Profession solidaire – Chroniques de l'accueil*, qui traite de la question migratoire et, indirectement, de la solidarité et de l'engagement.

C'est d'abord un témoignage, celui de Jean-François Corty, né en 1971 d'une famille de pieds-noirs qui va fuir l'instabilité du Maroc et venir s'installer dans la région de Toulouse. Très jeune, il a déjà le projet d'*« utiliser la médecine comme passeport pour être dans l'action »*, autrement dit de *« faire de la politique autrement, autour de la solidarité »*. Il perçoit déjà les deux visions possibles de l'humanitaire : *« D'un côté, un humanitaire indépendant et autonome, désintéressé des calculs politiques, soucieux avant tout des besoins vitaux des gens ; de l'autre, l'idée d'un humanitaire intégré aux appareils d'État… avec tous les risques d'instrumentalisation que cela comporte »*. À travers le monde, cette seconde approche a justifié des opérations militaires, ce qui a quelque peu décrédibilisé l'humanitaire indépendant – celui dont Jean-François Corty se sent plus proche…



Éditions Steinkis / Les Escales (coll. « Témoins du monde »), 2020, 122 pages, 18 euros.

Le jeune médecin effectue sa première mission avec Médecins sans frontières : trois mois en Érythrée. Puis ce sont des missions, en 2001, en Afghanistan ; en 2002, au Niger, sur un programme de lutte contre la malnutrition ; en 2003, en Iran… En 2009, Jean-François Corty quitte Médecins sans frontières pour rejoindre Médecins du Monde. Au siège, à Paris, il suit tout particulièrement le dossier de la communauté rom, avant de se consacrer aux migrants de Calais, puis aux *« oubliés des campagnes »* avec le problème de l'accès aux soins en milieu rural où les professionnels de santé se font rares.

L'album n'est en aucun cas un catalogue d'expériences sur le mode anecdotique. Chaque événement relaté sert à reconstituer et à analyser un contexte réel. L'ouvrage montre toutes les difficultés d'intervention, mais le plus souvent la précarité, la solitude, la détresse de ces peuples qui subissent la guerre, la famine, l'absence de tout… L'album met également en avant la ressource que constituent les médias, même si, pour faire passer un message, il faut pouvoir affronter les opposants à toute forme d'immigration, aux discours les plus radicaux. Enfin, l'album illustre à merveille l'impérieuse nécessité du travail partenarial pour permettre des avancées significatives. Toute seule, une importante organisation sera toujours impuissante pour soulever des montagnes.

Neuf chapitres montrent la grande diversité de la solidarité humanitaire, à travers le monde et y compris en France, le plus souvent sous l'angle migratoire mais pas uniquement (cf. l'accès aux soins en milieu rural). Le dixième chapitre s'inscrit en décalage : c'est un hommage à tous ces « humanitaires anonymes ».

L'écriture d'un livre par Jean-François Corty (*La France qui accueille*, avec le journaliste Dominique Chivot, éditions de l'Atelier, 2018) est le prétexte à des rencontres afin de montrer que des citoyens n'attendent pas l'État pour trouver des solutions – au risque de s'exposer à des sanctions pénales, mais les valeurs qui animent ces citoyens sont telles que rien ne peut les arrêter ! Là encore, l'album montre que les mobilisations collectives et la médiatisation peuvent venir à bout de certaines résistances institutionnelles.

Quand la poésie, la musique et l'amitié peuvent sauver…
Les oiseaux ne se retournent pas, de Nadia Nakhlé (Delcourt, 2020)

Dans *Les oiseaux ne se retournent pas* (éditions Delcourt, 2020), Nadia Nakhlé évoque la guerre et l'exil. À travers un récit poétique et des illustrations à la fois sombres et magiques, l'auteure délivre un message universel en hommage à toutes les âmes vagabondes…

Amel doit maintenant se faire appeler Nina. Cette toute jeune fille doit changer d'identité pour avoir une chance de survivre. L'objectif ? Quitter son pays ravagé par la guerre pour rejoindre l'Europe. Paris plus exactement. Les parents d'Amel sont morts et ses grands-parents la confient à la famille Hudhad qui, comme tant d'autres, rêve d'un nouvel horizon et se met en route pour tenter de quitter le pays.

Entre les camps et les « checkpoints » (points de contrôle dans les zones frontalières), la vie n'est vraiment plus comme avant et il est bien difficile de se déplacer. Les militaires sèment la terreur et flairent la peur. Alors Amel apprend à se protéger, à ne pas montrer ses « *faiblesses* ».

Bacem est un jeune soldat repenti. Après s'être engagé dans la guerre par esprit de vengeance, il a décidé de déposer les armes. Il va faire la rencontre d'Amel et ce sera le début d'une belle amitié. À présent, c'est uniquement le oud (instrument oriental de musique à corde) que Bacem manie ; il partage volontiers son art avec Amel qui danse à l'écoute de ses mélodies et ses poèmes.

Paris.
Paris n'a rien
à voir
avec ce que
j'imaginais.
Je ravale
peu à peu mes rêves.
Partout,
des gens qui courent.
Je me demande ce qu'ils fuient
pour être si pressés.
Partout aussi, des immobiles,
adossés aux murs, comme des pierres qui attendent
et qu'on aurait posées là, devant les maisons.
Parfois, j'ai peur de
devenir une immobile.
Invisible.

Les Oiseaux ne se retournent pas est un projet sur les thèmes de l'exil et l'enfance, composé d'un roman graphique (217 pages, 25,50 euros), d'un spectacle musical et dessiné, ainsi que d'une exposition.

Les oiseaux, messagers de l'espoir

Quand Amel demande à Bacem : *« Ça veut dire quoi croire en Dieu ? »,* ce dernier lui répond : *« Ça veut dire espérer ».* Et il y en a de l'espoir dans cette histoire… Avec cette huppe, messagère des âmes, ces plumes qui s'offrent en chemin et tous ces oiseaux qui apparaissent tels des guides, même au beau milieu de l'effroi…

Comme pour une initiation, Amel doit passer plusieurs portes afin de se libérer de ses peurs et oser la traversée de la mer. Portée par les éléments et par le pacte conclu avec Bacem – *« On ne se perdra pas »* –, Amel suit son destin, courageusement, jusqu'en Italie, puis, enfin, à Paris.

Sur place, ce n'est pas comme Amel l'avait imaginé. Et, surtout, Bacem n'est plus là. Mais d'autres anges-gardiens veillent, comme Aïda qui la prend sous son aile.

Le récit est accompagné de citations inspirantes, comme des bougies dans l'obscurité. À l'instar des paroles prononcées par la mère d'Amel : *« On peut tout te prendre mais pas tes rêves. Avec eux, tu iras loin »*…

On est en Italie, mais la France n'est pas loin…
Chez nous, de M. Rizzo et L. Bonaccorso (Futuropolis, 2021)

Dans *Chez nous – Paroles de réfugiés,* album publié aux éditions Futuropolis en février 2021, l'auteur Marco Rizzo et le dessinateur Lelio Bonaccorso vont à la rencontre des réfugiés et des personnes qui se mobilisent à leurs côtés.

Le récit documentaire se déroule en Italie. Plus précisément en Calabre, une région du sud de l'Italie qui compte un peu moins de 2 millions d'habitants, dont quelque 113 000 personnes de nationalité étrangère (5,8 %), surtout des Roumains, des Marocains et des Indiens. La Calabre accueille également environ 5 000 demandeurs d'asile. Le nombre d'immigrés reste approximatif avec le besoin de main d'œuvre à bas coût et la présence de véritables bidonvilles…

Dans le prolongement d'un premier album portant sur les secours en mer et la politique d'accueil des réfugiés – *À bord de l'Aquarius* (2019) –, Marco Rizzo et Lelio Bonaccorso mettent en lumière *« ce qui se passe "après" ».* Que vivent ensuite ces femmes, hommes et enfants qui ont survécu au désert, à la mer et à des situations sordides répétées ? Comment l'une des régions de l'Italie les plus touchées par le chômage (21,6 %), où de nombreux jeunes partent pour trouver du travail ailleurs, accueille-t-elle les migrants ?

L'album (109 pages, 18 euros) est traduit de l'italien par Hélène Dauniol-Remaud

En 2018, un peu plus de 3 500 personnes étrangères y bénéficiaient de projets « Sprar » (le « système de protection des demandeurs d'asile et des réfugiés », financé par le ministère de l'Intérieur). La Calabre était la région comptant le plus grand nombre de projets « Sprar » (126, répartis dans 113 communes). Fin 2018, par un décret Sécurité, le dispositif est devenu « Siproimi » (le « système de protection pour les titulaires de la protection internationale et pour les mineurs étrangers non accompagnés ») [(1)].

C'est dans ce contexte que le 8 janvier 2019, les auteurs rencontrent Giovanni, le président de Recosol – le réseau des communes solidaires – qui œuvre aux quatre coins de l'Italie afin de rechercher et mettre en œuvre des solutions durables aux problèmes qui se posent et notamment au sort réservé aux migrants.

Garder espoir au milieu des bidonvilles

À travers les portraits de Blessing, Mimmo, Ishak, Buba et Sherif, le lecteur découvre l'envers du décor : la dureté des situations et les ressources que les personnes déploient pour que la vie continue. Blessing est une jeune femme qui vient du Nigeria ; elle témoigne des risques qu'elle a pris pour entamer et poursuivre ce long voyage, y compris le risque de se faire trancher la gorge en cachant de l'argent dans le sable.

Il y a aussi Mimmo, l'ancien maire de Riace (une bourgade du sud de l'Italie), engagé durant trois mandats auprès des migrants et convaincu de la coexistence fructueuse entre ceux-ci et les autochtones. Mimmo a ensuite été suspendu de sa charge de maire, en octobre 2018, et poursuivi en justice pour, entre autres, *« facilitation de l'immigration clandestine ».* Il estime que les projets mis en place et le modèle proposé par Riace représentaient *« une utopie, l'aspiration à une société différente ».* Mais ils allaient à l'encontre d'une société de consommation individualiste et *« ça en a dérangé certains ».*

Tous parlent des mêmes réalités : les barques de fortune, les passeurs qui voient leur intérêt personnel avant tout, l'intervention des policiers puis celle des ambulanciers, des médiateurs et des médecins. Viennent ensuite les exigences administratives, les insécurités quotidiennes, l'insalubrité et le caractère dangereux de la vie

(1) – Matteo Salvini, le leader de la Ligue, a été ministre de l'Intérieur du 1er juin 2018 au 5 septembre 2019. Il a conduit une politique très dure de lutte contre l'immigration. Fin 2020, le gouvernement de Mario Draghi est revenu sur les principales dispositions.

dans les bidonvilles, notamment avec les incendies *« à cause des radiateurs ou des feux de camp pour se réchauffer. Ou à cause des règlements de comptes qui dégénèrent. Mais parfois c'est intentionnel… »*

Le récit documentaire permet également de faire le point sur la législation actuelle en Italie en matière d'immigration et d'en saisir la complexité. Les militants des associations et ONG soulignent de nombreux problèmes critiques qui portent atteinte à l'humanité. De nouvelles mesures réglementaires fragilisent d'autant plus la situation des migrants. Comme l'explique Ishak : *« Si l'humanitaire prend fin, il me faudra un permis spécial pour rester »* [(2)].

À la fin de l'album, Amnesty International rappelle qu'*« accueillir celles et ceux qui cherchent une protection est une obligation légale que les États sont tenus de respecter. »* Au-delà des discours, *« l'accueil des réfugiés doit être organisé, prévu et systématisé »*.